

## Des mémoires éclairants

Denis Monière, *Mémoires d'un enfant de la Révolution tranquille*, Montréal, L'Action nationale éditeur, 2017, 239 pages

Yvan Lamonde

Volume 12, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87861ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

### ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Lamonde, Y. (2018). Compte rendu de [Des mémoires éclairants / Denis Monière, *Mémoires d'un enfant de la Révolution tranquille*, Montréal, L'Action nationale éditeur, 2017, 239 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 27–27.

## DES MÉMOIRES ÉCLAIRANTS

Yvan Lamonde

Historien

DENIS MONIÈRE

**MÉMOIRES D'UN ENFANT DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE**  
Montréal, L'Action nationale éditeur,  
2017, 239 pages

Denis Monière est né en 1947. Techniquement, c'est un baby-boomer, un enfant de la cohorte 1946-1966. Ses mémoires s'arrêtent en 1980, date de clôture de la Révolution tranquille selon lui, qui ne nous dit pas, par ailleurs, s'il admet l'idée que celle-ci a commencé en 1960. Le récit porte à le croire.

Le parcours de Denis Monière paraît à ce point typique que l'ouvrage pourrait être le document de départ d'un cours portant sur l'après-guerre et la supposée et mal nommée Révolution tranquille. La question directrice d'un travail de session sur ces mémoires pourrait être : comment s'opèrent la socialisation et la conscientisation des babyboomers et, surtout, en quoi celles des générations X, Y et des milléniaux s'en différencient-elles dans leurs processus ? Dans un Québec universitaire où l'histoire et la sociologie n'ont pas vraiment senti l'urgence d'expliquer les changements de code des babyboomers, des générations X, Y et du millénaire, l'exercice serait salutaire et peut-être saurait-on un peu mieux, ce faisant, comment recycler civiquement et culturellement ce qui est recyclable du passé.

Pour faire comprendre le phénomène de transition qui l'intéresse, l'auteur cite avec perspicacité le journal des finissants du Séminaire Sainte-Marie de Shawinigan en 1960-1961 en pointant du doigt l'adverbe «encore» : «Nous sommes jeunes, nous aimons encore le Christ. Nous admirons Charles de Gaulles et Charles de Foucauld. Nous respectons encore nos parents et les autorités du Séminaire Sainte-Marie. Nous croyons qu'un mariage peut réussir. [...] Castro nous plaît ainsi que l'abbé Pierre. Nous lisons encore saint Matthieu» (p. 48).

L'auteur place ses mémoires à l'enseigne de «grandir pour servir». Qu'en est-il aujourd'hui d'un tel projet ? Que dira à ce sujet un millénial qui écrira ses mémoires en 2068 si un tel réflexe existe «encore» ? Le sens que D. Monière donne à sa vie est rappelé dans les titres des deux autres parties des mémoires : «Apprendre pour agir» et «Écrire pour diffuser le savoir». Comment des intellectuels de 2018 – que sera-t-il, que sera-t-elle ? – nommeront-ils en 2068 le sens d'un engagement sur toute une vie ?

J'ai toujours à l'esprit l'étudiant en sciences politiques ou en sociologie qui lit aujourd'hui ces mémoires et porte attention aux trames de socialisation des babyboomers. Il y verra un cas de figure qui me paraît assez typique de la politisation d'un politologue engagé très tôt dans la politique et le politique. Un enfant qui découvre Duplessis lors d'une parade électorale à Grand'Mère, qui a appris que ses parents avaient été du Bloc populaire canadien et son père du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) dès 1961. Un ado qui, à 15 ans, suit la campagne électorale locale de 1962 au cours de laquelle son père est candidat du RIN près de Marcel Chaput et du Parti Républicain du Québec, et qui regarde le débat télévisé entre Nixon et Kennedy en novembre de la même année. La conscience civique s'éveille aussi au contact de la sensibilité et des désaccords : le fait par exemple qu'on parle tant anglais au Collège Saint-Laurent où l'étudiant n'a de mauvaises notes que dans cette matière. Le fait que l'étudiant participe tôt aux AG, aux associations générales des étudiants et qu'il se voit qualifié en latin (*sed contra*) de contestataire. Même en vacances à Old Orchard, lieu de la «grande transhumance» estivale québécoise, il découvre une jeune correspondante étatsunienne qui lui ouvre les yeux sur le Vietnam.

**On pourrait multiplier les trames – la télévision, les boîtes à chanson, les théâtres de poche, le marxisme, les grèves étudiantes, la technologie, les processus de sécularisation, la banlieue, les nouveaux mouvements religieux – pour qu'à travers ces mémoires un étudiant de 2018 ou de 2068 saisissent les formes de socialisation politique autour de 1968, comprennent «ce paradoxe du neuf qui champignonne sur le vieux»**

Denis Monière fut aussi du journalisme étudiant qui, depuis les années 1930, est la pépinière de futurs cadres et hommes politiques et, comme le collège, le lieu par excellence du réseautage d'avenir. Des institutions qui forment ; tout comme le font aussi les débats publics sur la question linguistique agitée à Saint-Léonard ou sur le projet de loi du ministre Pierre Laporte, qui donne au jeune collégien l'occasion d'écrire son premier article politique. Celui-ci adhère

Mémoires d'un enfant  
de la Révolution tranquille

Denis Monière



L'Action  
NATIONALE  
ÉDITEUR

au RIN en 1965, devient secrétaire de l'association de comté de Laval et crée une section au collège Sainte-Marie au temps du «Vive le Québec libre» du général de Gaulle. Déjà, il sera minoritaire avec la cinquantaine de membres du RIN qui s'opposent à la transformation du RIN de mouvement en parti. Riniste, il participe à cet événement déterminant que furent les États généraux du Canada français en novembre 1966 et 1967. La socialisation politique le mènera tardivement (1972) au PQ.

Entrer à l'université en septembre 1968 est marquant à Berkeley, à Nanterre, à Montréal ou à Ottawa, où Denis Monière s'inscrit devinez en quoi et travaille avec André Vachet, proche du marxisme et de Henri Lefebvre. Monière fera le voyage en URSS, en Chine, et bien sûr à Paris, à Science Po. Il y sera avec 5000 autres étudiants québécois attirés par la culture française, mais soucieux d'attachement politique au Québec.

On pourrait multiplier les trames – la télévision, les boîtes à chanson, les théâtres de poche, le marxisme, les grèves étudiantes, la technologie, les processus de sécularisation, la banlieue, les nouveaux mouvements religieux – pour qu'à travers ces mémoires un étudiant de 2018 ou de 2068 saisissent les formes de socialisation politique autour de 1968, comprennent «ce paradoxe du neuf qui champignonne sur le vieux» (p. 237). Ce futur auteur de mémoires sera sans doute lui aussi confronté au défi de l'écriture de ce genre. Peut-on garder le cap sur le récit sans tout d'un coup prendre une posture analytique (p. 96-97) ? Peut-on se limiter à ce dont on a été témoin ? Comment peut-on parler de l'émeute de 1955 au Forum avec le regard d'un enfant de 8 ans (p. 40) ? Peut-on résister à la doxa postérieure, à affirmer que «le personnalisme s'imposait comme courant dominant» (p. 68) ?

Ce sont bien des mémoires éclairants d'un enfant de la Révolution tranquille, où perce un individu polarisé par le service public, par la compréhension des idéologies et par le souci de les faire comprendre. ❖